



CONDORCET.

LE
PLUTARQUE

FRANÇAIS,

VIES DES HOMMES ET DES FEMMES ILLUSTRÉS DE LA FRANCE

DEPUIS LE CINQUIÈME SIÈCLE JUSQU'À NOS JOURS.

AVEC LEURS PORTRAITS EN PLAT GRAVÉS SUR ACIER;

OUVRAGE FONDÉ PAR M. ÉD. MENNECHET.

DEUXIÈME ÉDITION,

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE M. T. HADOT.

TOME SIXIÈME.

RÉVOLUTION. — EMPIRE.

PARIS.

LANGLOIS ET LECLERCQ, ÉDITEURS,

81, RUE DE LA HARPE.

—
MDCCCXLVII.

CONDORCET

NÉ EN 1743, MORT EN 1794.

Il y avait, au milieu du dix-huitième siècle, dans une ville de Picardie, un enfant pâle et grêle caché sous une robe de jeune fille. Il était voué à la Vierge. La tiède atmosphère de dévotion où il resta plongé par sa mère, pendant dix années, détendit la fibre de son tempérament. Il ne put jamais secouer cette première influence. Il eut la fermeté de l'idée devant les choses et l'indécision de l'attitude devant les hommes. Ce dualisme permanent entre l'énergie de sa raison et la timidité de sa personne faisait comparer son intelligence à une liqueur fine imbibée dans du coton. Cet enfant était Condorcet.

Marie-Antoine-Caritat de Condorcet naquit en 1743 à Ribemont. A quatre ans il perdit son père, gentilhomme du Dauphiné, capitaine de cavalerie et frère de l'évêque de Lisieux. Celui-ci remit son pupille aux mains des jésuites et l'envoya plus tard achever ses études au collège de Navarre. Le jeune écolier avait dès lors pénétré si avant dans les mathématiques, et soutint contre d'Alembert une argumentation si brillante, que l'inventeur du calcul des probabilités lui assura la gloire par anticipation.

Condorcet s'acquitt bientôt, par ses *Mémoires sur le calcul intégral*, une brillante réputation de mathématicien. Les portes de l'Académie des Sciences lui étaient ouvertes, mais il trouva d'abord une vive résistance à son élection, dans le sein même de sa famille. Celle-ci ne voulait pas voir son blason barré d'algèbre. Plus tard cependant elle consentit à subir la haute humiliation de la science. Condorcet fut élu. Mais il garda longtemps le souvenir du préjugé qui avait voulu refouler sa vocation. *Soyez favorable à M. Thouvenel*, écrivait-il à Turgot, *c'est le seul de mes parents qui me pardonne de n'être pas capitaine de cavalerie.*

On ne peut s'empêcher ici de remarquer l'intime correspondance entre les nouvelles générations d'esprits et les nouvelles générations d'idées. Le

jeune enfant, qu'il se nomme Turgot, Morellet, Loménie de Brienne ou Condorcet, étudie sous la discipline du clergé. Un doigt le touche, une voix l'appelle, et il suit l'esprit invisible sans savoir où, comment, pourquoi, et souvent en désobéissant à toutes les traditions de famille. C'est la voix du siècle qui souffle dans tous les vents, plus haute que la voix de la cloche.

En débutant à la pensée, Condorcet trouva en lui cette conversion occulte, déjà consommée, à la philosophie de son temps; mais sa croyance eut deux initiations. D'Alembert lui enseigna d'abord la méthode rationnelle, qui n'accepte de vérités qu'autant qu'elles peuvent être atteintes, saisies, démontrées par l'analyse, par l'expérience et l'induction. Turgot lui montra ensuite la doctrine de la perfectibilité, cette étoile d'Orient qui devait le conduire, à travers la vallée obscure, au berceau d'un nouveau monde.

Condorcet se fit une religion de la perfectibilité. Il en eut plus que le culte, il en eut le fanatisme. Il en fit son sang, sa chair, sa vie, l'œuvre et la gloire de son nom. Il vibra, en elle et par elle, de toutes les émotions du temps. C'est par là qu'il est resté debout, dans l'histoire des idées. Il en conserva, pour son maître, une évangélique piété. Toutes les critiques adressées à Turgot retentissaient en lui, et il ne pouvait retenir les explosions de sa colère. D'Alembert souriait d'une foi si ardente et disait : C'est un volcan sous la neige.

Le disciple fondait sa personnalité dans celle du maître, et se précipitait dans toutes les querelles de Turgot. On sait qu'à la fin du siècle dernier il y eut, dans le camp de la philosophie, une guerre civile sur la libre circulation des grains. Ce débat n'était qu'un prétexte, en réalité c'était la Révolution qui préludait sur des sacs de farine. Il y avait long-temps que l'esprit d'indépendance s'exerçait au combat, sans trouver de champ de bataille. Au dix-septième siècle il se nommait cartésianisme; au dix-huitième jansénisme, mais il se battait dans le vide, par-dessus la tête de la France.

Il était enfin descendu des hauteurs de la métaphysique et de la théologie, il avait touché la terre du pied, il était entré dans les faits non de la politique, mais de l'économie.

L'école de Turgot avait proclamé la liberté du commerce. Toucher aux prohibitions, c'était toucher aux autres privilèges. Aussi lorsqu'il voulut faire tomber les barrières de douanes, il trouva les résistances de la noblesse. Galiani vint nager dans les eaux de l'économisme, uniquement pour en troubler la transparence. On loua beaucoup l'économiste napolitain des vifs reflets de son argumentation; mais un banquier, un candidat au ministère, vint reprendre l'œuvre du semillant abbé avec toute la lourdeur du pédantisme genevois. Condorcet se chargea de la réponse. Elle fut incisive : *Il y avait, dit-il, une statue grecque, élégante et svelte, qu'un empereur romain fit dorer et qui perdit toutes ses grâces.*

La pensée de Condorcet avait déjà passé par quatre évolutions. Il était mathématicien, philosophe, économiste, publiciste; on eût dit qu'il cherchait à résumer en lui l'œuvre multiple et ondoyante de son époque. Il était entré activement dans cette conspiration d'idées qui tendait à la régénération d'un peuple, il s'était lié d'intimité, ou associé, à distance, par la sympathie, avec tous les conjurés, mais sans prendre la solidarité d'aucune haine, ni de Voltaire pour Rousseau, ni de Montesquieu pour Voltaire. Il enveloppa toutes les puissances de la pensée dans le vaste et paisible éclectisme de son admiration.

Il alla visiter Voltaire à Ferney. Il y eut quelque chose de particulier à cette entrevue : Condorcet y porta l'austère sérénité d'une révolution, déjà faite dans les esprits, qui allait passer dans les événements.

Voltaire inclinait depuis sa jeunesse trop souvent à une certaine bouffonnerie. Il avait retourné son siècle à force d'esprit. La société qu'il trouva était instruite, curieuse, mais sans pouvoir écouler son instruction ni sa curiosité nulle part. Elle chercha des diversions. Elle fut légère, épigrammatique, enjouée. Elle prépara l'indépendance des âmes par celle des mœurs.

Lorsqu'on entre par la pensée dans un des salons du temps, dans un de ces clubs parfumés de la philosophie, on trouve partout dans l'art, dans les costumes, dans les formes, l'émancipation de la ligne, la fugue, la désinvolture. Tout y est expansif et débordant. Les fauteuils sont largement hospitaliers pour des toilettes démesurées. Le sombre bourdon du moyen âge qui avait lentement et tristement gémi l'heure dans le brouillard, est remplacé par des pendules spirituelles, surchargées de pastorales. Si l'heure y sonnait encore, c'était par habitude, et d'une voix si claire, qu'hommes et femmes toujours souriant entre un madrigal et un système se gardaient bien de croire que le temps pouvait fuir sur ces cadrans où les bergers lutinaient les bergères.

Toute cette atmosphère était imprégnée de poudre : il y en avait dans les cheveux, dans la peinture, aile de papillon effacée d'un souffle; dans la tabatière, cette sympathique transformation de la coupe qui passait à la ronde. C'était dans ce nuage d'atomes brillants et par ces salons que Voltaire devait fonder sa monarchie de l'idée. Il dut être futile, léger, pour généraliser le rire, et par le rire, l'indépendance de la raison. Mais lorsque Condorcet vint à Ferney, la réflexion s'était substituée à la moquerie. Le mouvement de l'Encyclopédie avait reflué sur toute l'Europe. La France était convertie, pensive et sereine comme à l'approche de l'événement.

Condorcet osa donc rappeler Voltaire à la haute dignité de son œuvre. En présence de ce nouveau pouvoir de la plume, plus prodigieux et plus terrible que celui de la poudre à canon, il comprit que jusqu'à l'heure de

l'action la littérature resterait toujours la première puissance. Il publia deux volumes d'éloges et se présenta à l'Académie. Son élection fut vivement disputée ; il ne l'emporta que d'une voix sur Bailly.

Les éloges de Condorcet reproduisent littérairement la manière didactique de d'Alembert. L'animation manque à cette galerie de portraits. On n'y trouve pas non plus ce charme d'imagination qui est le parfum du style. Condorcet avait trop de condescendance pour la raison, et considérait trop aisément la littérature comme l'algèbre de la parole.

Une seule figure se détache dans cette iconographie : la figure pâle et triste de Pascal. Au premier abord il semble qu'il y ait affinité entre ces deux génies. Ils ont été conduits l'un et l'autre, dès l'enfance, aux plus hauts problèmes de l'esprit humain par l'étude des mathématiques. Pascal avait eu cette première vision du progrès dont Condorcet devait donner la formule. Mais Pascal, désespéré contre la raison, quitte brusquement la science, pour s'ensevelir dans la doctrine sépulcrale de l'expiation.

Condorcet, au contraire, confiant dans l'omnipotence de la raison, crut toujours qu'elle contenait l'explication positive de notre destinée. Or, la raison est éminemment sociable ; il n'y a pas d'alliance plus facile que dans la même idée. Le mysticisme conduisit Pascal à l'isolement, le rationalisme mena Condorcet à l'action.

Aussi lorsque la Révolution éclata, qu'il y vit la péripétie depuis long-temps prévue de toutes ses doctrines, il se jeta dans le mouvement, il en exalta en lui et autour de lui toutes les espérances. Le penseur des dernières années de la monarchie se fit journaliste. Il participa d'abord à la rédaction du *Journal de Paris*, qu'il abandonna sitôt qu'il le vit en retard sur ses idées. Il lança en pleine monarchie le premier numéro du *Républicain*, qui devança l'opinion et disparut sans trouver d'abonnés ; et enfin il acquit de l'abbé Noël la propriété de la *Chronique*.

Nommé d'abord à la municipalité de Paris, il fut ensuite élu à l'assemblée législative. Il contribua, de concert avec les girondins, à la déchéance de la royauté. Il était allé à la république comme à une conclusion, géométriquement, de conséquence en conséquence.

Il fut réélu à la Convention. Cependant, au milieu de la fournaise, son action fut surtout la pensée. Il était le dernier survivant de la philosophie. Autant et plus que Sieyès il fut le métaphysicien de la Révolution. Il ne prit qu'une part indirecte aux événements, poussa ses amis au ministère, vota la condamnation de Louis XVI à toutes les peines, moins la mort, et marqua son rapide passage dans la vie politique par deux Rapports qui contenaient implicitement toutes ses doctrines, l'un sur l'instruction, l'autre sur la constitution.

Il comprenait qu'il n'y a point de rédemption politique sans la rédemption

de l'intelligence. Si en effet l'on ne donne à tous cette éducation préalable, cette raison élémentaire qui permet à chacun d'entrer en communication avec la pensée générale de son pays, la constitution la plus libérale n'est plus qu'une urne où deux millions d'hommes vont, les yeux fermés, jeter une boule.

Condorcet a révélé la synonymie complète qui existe entre l'ignorance et la servitude. Cependant il n'est pas tombé dans l'erreur qui semblait inhérente à l'esprit révolutionnaire, il n'a pas nivelé l'intelligence, mais, par réaction contre l'enseignement clérical du dix-huitième siècle, il fit à la science la part trop large, et trop étroite à la littérature. L'art s'effaça devant l'utilité, le sentiment devant la raison; et cependant il restitua le premier son importance à la femme dans la distribution publique de l'instruction. Par une singulière interversion, ce fut l'enthousiaste, l'homme du sentiment, Jean-Jacques Rousseau, qui voulut refouler la vie de la femme dans les limites d'une sorte de domesticité; et ce fut le mathématicien, l'homme du rationalisme, qui releva la Madeleine éternelle de l'esprit, et qui dit que partout où il y avait faculté, une bonne arithmétique sociale devait accorder l'exercice de cette faculté.

Il posa nettement le problème; il dit le premier qu'il ne s'agissait point d'une égalité d'intelligence à établir entre l'homme et la femme, encore moins d'une égalité de fonctions, mais d'un égal développement de leur intelligence, pour qu'ils pussent mieux exercer les attributions diverses que la Providence leur avait départies.

Rousseau avait été profondément humilié de la double monarchie de la femme sur le trône et dans les salons; il voulut renvoyer à la quenouille ces philosophes et ces ministres en paniers. Il jugea cette usurpation du haut de sa moralité, et procéda ici comme ailleurs — par négation. Il appliqua nettement à la femme cette inflexible théorie de progrès à rebours, qui consiste à reculer par-dessus la ruine de l'art et de la science, et de suppression en suppression, jusqu'à l'homme primitif, sorti parfait des mains la nature.

Partant du principe que la divinité était tout intérieure à l'homme et se nommait la raison, Condorcet marcha dans un sens opposé à Rousseau et dilata de plus en plus et partout, chez toute créature marquée à l'effigie de son Dieu, toutes les énergies expansibles de l'intelligence.

Condorcet avait rédigé les deux plus belles lois d'un nouvel état social, toutes deux solidaires et complémentaires l'une de l'autre : l'instruction et la constitution. Il croyait avoir assis inébranlablement la Révolution sur la métaphysique, cette pierre retournée du droit divin. Il n'en devait pas être ainsi. Son projet de constitution, à notre avis, rationnel et logique, éminemment supérieur à cette longue partie d'échecs que Siéyès fit jouer plus tard à tout un peuple, fut complètement bouleversé par Hérault de Sé-

chelles. Condorcet protesta contre la mutilation de sa pensée. C'était le lendemain de la proscription des girondins.

Sa protestation était la guillotine. Sur la dénonciation de Chabot, il fut mis hors la loi et obligé de chercher une retraite. Dans ce moment, il couronna d'héroïsme la longue méditation de sa vie. L'homme timide dans l'attitude, bien qu'énergique dans la conviction, qui parlait dans un sens et concluait dans un autre, sous les interruptions des tribunes, qui, par faiblesse ou entraînement avait trempé dans les intrigues de Brissot, sut se relever, de cette vie inférieure des partis, pour se montrer une dernière fois dans la majestueuse sérénité du philosophe.

On eût dit que la nature avait créé Condorcet uniquement pour agir à distance et par la parole écrite. La parole vivante lui était refusée. Cependant il trouvait au fauteuil de la présidence des maximes qui se modelaient instantanément dans la mémoire des législateurs. Il eut même quelquefois des bonheurs de repartie. Un jour qu'il se présentait aux Tuileries à la tête d'une députation, de jeunes officiers se moquèrent de la tenue de quelques députés.

« Nous n'avons pas l'air militaire? dit Condorcet à ces gentilshommes.

— Non, monsieur.

— Et vous, messieurs, vous n'avez pas l'air civil. »

Condorcet était frappé de l'anathème de la convention et jeté, du haut de son banc, dans le vide immense du hors la loi.

Cabanis et Vicq-d'Azir, l'un son beau-frère, l'autre son ami, lui ménagèrent une retraite. Deux étudiants en médecine, leurs élèves, et plus tard leurs successeurs, Pinel et Boyer, emmenèrent le proscrit dans un hôtel de la rue Servandoni tenu par la veuve du sculpteur Vernet.

Cette femme prononce, en accueillant cette haute victime des réactions, cette parole qu'il faudrait écrire, en lettres d'or, à la porte de tous les tribunaux : Si vous êtes hors la loi, vous n'êtes pas hors l'humanité.

Elle établit, autour du grand esprit qui lui était confié, un habile système de surveillance. Il devait se trouver une femme pour consoler les dernières heures de l'apôtre des femmes. Condorcet, déguisé en ouvrier, un bonnet de coton sur la tête, échappait si complètement aux investigations de la police, qu'il pouvait recevoir sa famille. Néanmoins il se préparait à la mort; il se procurait du poison, il rédigeait sa belle et touchante instruction à sa fille. A mesure qu'il s'éloignait du dix-huitième siècle, le rationalisme s'évanouissait pour se fondre en cette tendresse de cœur qui est la vision d'une autre vie.

La mort n'était que suspendue. La Providence accordait, en quelque sorte, un sursis à Condorcet pour qu'à ce moment où la menace flotte dans l'air et jette une ombre sur tous les fronts, où tous frappent et sont frappés, il se

recueille et qu'il écrive dans la paix de son âme le testament du dix-huitième siècle.

Il intitula son dernier legs à la philosophie *Tableau des progrès de l'esprit humain*, et traça d'une main ferme cette prophétie par voie de déduction que nous avons appelée depuis la philosophie de l'histoire.

Deux écoles historiques avaient traversé parallèlement le dix-huitième siècle pour aboutir toutes deux à la Révolution. Elles avaient le même idéal, un dividende plus équitable de bonheur à répartir entre tous les associés de la grande famille ; mais l'une et l'autre y marchaient en sens inverse.

La première, représentée par Rousseau, proclamait que toutes les inégalités, conséquemment toutes les injustices de répartition, venaient du fait de l'homme, d'un détournement de sa nature, constaté par son histoire. Il demandait donc à la société d'abolir un à un tous les faits, toutes les traditions, toutes les excroissances amenées, produites par la vie même de l'humanité, pour retourner à je ne sais quel Éden qu'il reporte au lendemain de la création. C'était le principe de toutes les théogonies, le péché originel rejeté de la religion à la politique. Rousseau retirait à l'homme sa prérogative, sa contribution à l'œuvre de sa destinée, et sa véritable signification parmi les autres créatures, commensales, comme lui, de la planète. Ce n'était plus l'expansion, c'était la réduction de l'être, c'était la mort partielle appliquée à nos arts, à nos découvertes, à nos jouissances, au luxe, qui n'est que le beau superposé à l'utile. L'école de Rousseau fut donc toujours disposée à réagir contre les éléments historiques et traditionnels de la société. Elle s'empara de la Révolution, elle abattit, nivela et ne laissa qu'un vide.

La seconde école, au contraire, ne plaça pas au début, mais au but la plénitude de notre destinée. Ce fut l'école de Condorcet: Elle considéra chaque siècle, chaque pas de l'homme dans l'histoire comme un acheminement vers une égale diffusion des lumières et des richesses. Ainsi se trouvait justifiée l'existence antérieure de l'humanité. L'histoire n'était plus une sorte d'anomalie, une évasion stupide et coupable du sein du paradis: c'était la croissance normale et régulière de la civilisation, qui se créait elle-même ses instruments de progrès et ses progrès par ses instruments.

L'homme, dans cette théorie, était à la fois son œuvre et son ouvrier, sa créature et son créateur. Il n'y avait nulle part de déviations dans ses destinées. Sachant d'où il venait et comment il était venu, il pouvait savoir où il allait. Arts, métiers, propriétés, Rousseau avait tout condamné comme des prévarications de l'homme envers sa nature, comme des œuvres de division, d'injustice, de despotisme, et il rétrogradait par delà les temps, cherchant toujours et ne trouvant jamais une première heure de béatitude.

Condorcet rétablit les données du problème et il dit : L'histoire est le corps vivant de l'idée ; c'est par là que celle-ci agit, parle, respire. Il reprit toutes les évolutions successives de cette perpétuelle genèse de l'humanité. Il décrit toutes les formes sociales, enfantines ou adolescentes, qu'elles avaient traversées.

Dans l'état sauvage, la vie est réduite à l'entretien et à la régénération, l'homme vit par faibles groupes. Il cueille le fruit, et comme les saisons lui refusent souvent cette nourriture, il tâche d'atteindre une nourriture vivante ; il fait les premières applications de son intelligence à créer des industries pour saisir la proie.

Cependant parmi les bêtes que l'homme poursuit il en est de plus inoffensives qu'il n'est pas obligé de tuer immédiatement, qu'il peut garder auprès de lui ; dès lors il n'a plus seulement la nourriture du jour, il a encore celle du lendemain. Il peut assurer l'existence d'un plus grand nombre d'individus, le groupe devient la tribu et le sauvage patriarche. Le premier exemple de propriété est donné, non sur le sol, mais sur le troupeau. Aussi loin que s'étend la pensée sous la courbe du soleil — de l'Orient à l'Occident, — la terre appartient à tous, et les droits du pasteur s'effacent avec les pas de ses brebis. Mais si le troupeau est pour l'homme une nourriture moins précaire que la chasse, il se reproduit pourtant avec lenteur. Il est d'autant plus vite décimé, qu'en assurant la subsistance des hommes il contribue à leur multiplication. Il faut donc y ajouter les substances qui peuvent se conserver toute l'année. Alors l'homme passe de la vie pastorale à la vie agricole ; il ne possède plus seulement le troupeau, il possède, non pas précisément le sol, mais la moisson, mobilier du sol que son travail y a déposé. Plus tard, pour protéger la récolte, il est obligé de s'appropriier la terre, de l'enclorre et de s'y fixer. La propriété n'est que la jouissance du travail qu'on a fait soi-même ; elle attire la guerre, qui est la jouissance du travail qu'on n'a pas fait. Les populations agricoles sont obligées de replier leurs tentes, de s'assembler pour se défendre ; elles fondent les villes. La guerre est la force extérieure d'agrégation qui a condensé les tribus en nationalités. Un nouvel ordre de rapports surgit, non-seulement du père à la famille, mais du citoyen à la cité. L'intelligence, qui avait successivement découvert les industries primitives, la pêche, la chasse, la moisson, la tente, fonda le droit liturgique, le droit civil, et le plus souvent l'un sur l'autre.

Mais pour que ce travail se fasse, il faut que la subsistance soit assurée à ceux qui le font ; il faut que les hommes ne soient pas forcés de se dépenser, de s'épuiser jour par jour, heure par heure, dans des travaux manuels. Il faut qu'il y ait un surcroît de subsistance ; il faut que, pour ces premiers ouvriers et les premiers émissaires des idées, d'autres agents arrosent la terre de leurs sueurs, ces larmes du corps ; que d'autres bras les

défendent contre les ennemis tandis qu'ils méditent. Ces penseurs rendaient bien à la société les services qu'ils en recevaient; ils créaient les langues, les religions, les sciences; ils développaient les âmes, ils multipliaient les industries qui ne sont que des idées appliquées.

Chaque jour les nations modernes s'enorgueillissent de leurs découvertes. Les inventions, passées dans les habitudes de l'humanité, ne frappent plus les imaginations; mais lorsque nous plongeons par la pensée dans ce monde que nous regardons comme ténébreux parce qu'il a précédé l'âge historique, on se demande avec une profonde admiration pour les premiers grands hommes anonymes, combien il a fallu de génie pour créer les langues, les alphabets, les chiffres, la navette, la charrue, la rame, pour s'emparer du feu, utiliser les métaux, tisser le poil, ou le duvet des plantes, rassembler assez de faits pour oser les premières abstractions, les premières analyses et les premières synthèses. Nous pouvons comprendre alors avec quelles bénédictions ces œuvres durent être accueillies, et quel respect des hommes grossiers durent avoir pour ces premiers inventeurs qui faisaient faire à la pensée les premiers actes de souveraineté sur le monde.

En nous ramenant l'homme du fond de l'histoire et à travers toutes les formes sociales créées et brisées, à travers la Grèce, le moyen âge et la renaissance, jusqu'à la civilisation du dix-huitième siècle, en constatant ainsi cette vitalité interne, énergique, qui a tiré à elle de nouveaux éléments, de nouvelles formes, pour soulever plus haut l'humanité et pour étendre plus loin son influence, Condorcet prend soin de nous avertir des conséquences que par voie d'analogie et d'induction il prétend déduire de cette revue des siècles: « Si l'homme peut prédire avec une assurance » presque entière les phénomènes dont il connaît les lois; si, lors même » qu'elles lui sont inconnues, il peut, d'après l'expérience du passé, prévoir » avec une grande probabilité les événements de l'avenir, pourquoi regarderait-on comme une entreprise chimérique celle de tracer, avec quelque » vraisemblance, le tableau des destinées futures de l'humanité, d'après les » résultats de son histoire? Puisque les opinions formées d'après l'expérience du passé sur des objets du même ordre sont les seules règles de la » conduite des hommes les plus sages, pourquoi interdirait-on au philosophe d'appuyer ses conjectures sur cette même base, pourvu qu'il ne » leur attribue pas une certitude supérieure à celle qui peut naître du » nombre; de la confiance, de l'exactitude des observations? »

C'est par la méthode expérimentale, comme on le voit, c'est en travaillant sur l'histoire comme sur la nature, que Condorcet établit la loi de perfectibilité. Cette méthode avait un avantage, elle rendait le progrès saisissable; mais elle devait cantonner, et en effet elle renferma Condorcet dans de trop étroites limites.

Il définit ainsi le progrès: égalité des peuples entre eux, des hommes

entre eux, perfectionnement de l'individu. Nous laissons de côté les deux premières formules, car rien n'est moins prouvé historiquement et philosophiquement que la réalisation prochaine et lointaine de cette double égalité des peuples entre eux et des hommes entre eux, et nous nous attachons à cette dernière formule, la seule féconde à notre avis, le perfectionnement de l'individu, qui implique du reste tous les autres perfectionnements, car l'homme n'est pas un être isolé, mais solidaire, et ne peut se perfectionner lui-même sans perfectionner en même temps ses rapports avec la grande famille.

Mais l'idée de progrès est-elle épuisée dans l'idée de perfectionnement? Dire que l'homme progresse ou dire qu'il s'améliore, c'est reproduire, sous deux termes différents, la même relation de supériorité, sans dire à quels signes éclate cette supériorité.

L'ascétisme dira que le perfectionnement de l'homme consiste à retrancher autant que possible ses désirs, à éteindre sa curiosité, supprimer ses passions, briser toutes les correspondances extérieures de sensations pour nous abîmer et nous anéantir dans le pur esprit. — Est-ce là le progrès?

Il devait arriver un moment où la méthode purement empirique de Condorcet allait se briser devant toutes les exigences du problème. Il lui avait manqué un instrument de recherches plus général, il lui manquait une psychologie. Il avait étudié les hommes, il ne connaissait pas l'homme. Sa théorie, bornée à l'histoire, n'enveloppait dans sa circonférence ni l'individu ni l'univers. C'était le premier paragraphe de la loi, ce n'était pas la loi elle-même.

Condorcet nous donne le mot et non le sens du progrès. Qu'est-ce que celui-ci en effet dans sa formule la plus compréhensive? C'est l'augmentation de vie, de vie physique par plus de sensations, de vie intellectuelle par plus de connaissances, de vie morale par plus de sentiments. L'histoire humaine et l'histoire naturelle s'expliquent par la même raison, se classent par la même méthode. Tous les êtres, tous les âges s'échelonnent ainsi en vertu de leur quotité de fonctions, d'idées et d'impressions.

L'homme était défini; ses trois qualités foncières étaient constatées. Il sentait, il aimait, il agissait; et il marquait son histoire de ce triple caractère.

Condorcet avait détaché l'humanité de l'homme, et, une abstraction à la main, il errait vainement dans les sentiers de l'histoire, pour retrouver la trace effacée de la divinité. Il sépara donc complètement le fini de l'infini. Il ne sut pas dégager sa pensée de la clôture et de l'étreinte du sensualisme; il ne comprit pas qu'il n'est pas un acte de notre esprit, ni un progrès qui ne suppose, ne contienne et n'implique l'idée de l'infini, que cette idée seule

hiérarchisait nos arts, nos œuvres, nos sentiments, que la perfectibilité réduite à sa formule ontologique n'était qu'une invasion continuelle du fini dans l'infini.

Il isola l'homme dans le monde, comme l'analyse isole chaque partie de la partie voisine. Il ne soupçonna pas la pensée, en Dieu, qui fait de l'âme humaine une incarnation divine et met un Dieu présent et visible dans toutes les transfigurations des événements.

L'homme restait sur le globe comme un vaisseau qui flotte sur une mer sans rives; et comme Condorcet sentait que la partie de nous vraiment éternelle, ou pour mieux dire renouée à l'éternité, protestait contre cette réclusion et cet épuisement de notre destinée dans la mort, il transporta l'infini au fini lui-même; il proclama la suppression de la vieillesse et la durée indéfinie de notre existence, il n'osa dire éternelle, c'est qu'en effet il ne pouvait entrer dans l'idée une et absolue de l'éternité par la méthode de l'analyse.

Mais pour n'avoir pas su qu'il faut une atmosphère à notre intelligence comme aux planètes, pour n'avoir pas senti frémir la divinité ambiante dans laquelle nous respirons, il n'en avait pas moins tracé les premiers linéaments de l'organogénie de l'histoire. Et cependant, bien que Condorcet fût conduit par son procédé rationnel à considérer surtout l'homme rationnel, et à voir dans la perfectibilité la perfectibilité de la raison, il ne put entièrement échapper à l'obsession du sentiment. Il entrevit dans une vague perspective l'art, la poésie, la morale.

Au premier abord, sa morale semble être en opposition avec sa doctrine; elle s'y rattache cependant. En faisant découler la certitude en politique de l'accord des siècles, il devait faire découler aussi la certitude en morale de l'accord des hommes. Comme Adam Smith, il mit toute la vie du sentiment dans la sympathie, dans la plus grande intimité de notre être avec tous les êtres, nos frères, ou simplement les hôtes de la terre. Il ressuscita les amitiés de la philosophie indienne pour les animaux. « Conserve, disait-il à sa fille, dans toute sa pureté et dans toute sa force le sentiment qui nous fait partager la douleur de tout être sensible. Qu'il ne se borne pas aux souffrances des hommes; que ton humanité s'étende même aux animaux. »

Il entrevoyait déjà cette solidarité de vie, cette parenté des races que notre siècle a démontrée. L'œuvre de la vérité est tellement une, qu'on arrive toujours infailliblement à la conclusion juste, une fois en possession du vrai principe, lors même qu'on opère par la raison sur le sentiment ou par le sentiment sur la raison.

Tout ce qu'il y avait de vital dans l'œuvre du dix-huitième siècle était déposé dans l'esprit de Condorcet. Il comprenait qu'il marquait la minute précise entre la semence et la germination de l'idée de progrès. Comme ces

figures de l'antiquité, son intelligence avait deux faces, l'une tournée vers l'histoire, l'autre vers la prophétie. Il avait bien la conscience de la révélation de l'avenir, qu'il devait transmettre d'une rive à l'autre de la Révolution.

On lui reprochait un jour les emportements de sa pensée, qui débordait la philosophie de son époque, et on lui disait : « Est-ce que vous ne trouvez pas de la philosophie à Rousseau? — Il a celle du dix-huitième siècle, répondit-il; moi, j'ai celle du dix-neuvième. » Cette parole était vraie. Les grandes intelligences de notre temps descendent par une filiation directe des doctrines de Condorcet. Saint-Simon en fut le plus illustre apôtre, et, par cet intermédiaire, tout le flot d'idées versées dans notre temps par l'école Saint-Simonienne remonte au philosophe du dix-huitième siècle. Il devait être l'esprit vivant qui briserait la pierre du tombeau pour ressusciter dans notre esprit.

Lors donc qu'il eut écrit la promesse de l'avenir, qu'il vit cette arche flotter sur le déluge de sang, il se sentit déchargé d'une terrible commission. Heureux et rassuré, il eut un invincible besoin de soleil, de grand air, de mouvement. Il s'esquiva de la retraite où il avait passé, en pleine sécurité, tant de journées de méditation. Il se jeta dans la campagne. Où courait-il? Il allait verser dans la confiance de la nature, au milieu des chaudes effluves d'une journée de printemps, les joies intimes de la délivrance de ses pensées.

Il courut frapper à la porte d'un ami, à Fontenay-aux-Roses. Un domestique vint lui ouvrir; en voyant la barbe longue et la figure souffrante du proscrit, il jeta un cri de compassion.

« Pouvez-vous me recevoir? dit Condorcet.

— Non, monsieur, mon maître ne vous aime pas. »

Condorcet s'était trompé de logement; il s'était présenté à la porte d'un ennemi de la Révolution, M. de Monville, conseiller au parlement. Il revint frapper à côté, chez Suard; celui-ci pâlit à la vue de son ami.

Il lui fit servir à la hâte un peu de pain, de vin et de fromage; il lui donna un cornet de tabac, un volume d'Horace, et le congédia aussitôt en lui promettant d'aller lui ouvrir, à la nuit tombante, la porte du jardin.

La porte ne fut pas ouverte. Condorcet s'enfonça dans les bois de Verrière.

Le lendemain matin il entra dans un cabaret de Clamart pour déjeuner, il demanda une omelette. « Combien d'œufs? lui demanda la cabaretière. — Une douzaine, » répondit Condorcet. Ce mot le perdit. L'hôtesse comprit qu'un ouvrier ne pouvait demander une douzaine d'œufs pour une seule omelette. Condorcet fut arrêté et interrogé. Il se fit passer pour le domestique de M. Du Séjour, conseiller à la cour des aides. Mais l'embarras naturel de sa parole fit suspecter ses explications. Il fut conduit à

CONDORCET.

45

Bourg-la-Reine, chef-lieu du district. Dans sa fuite à travers les bois et les carrières il s'était blessé à la jambe ; il marchait difficilement. Un paysan lui prêta son cheval. Il arriva le soir à Bourg-la-Reine et fut jeté en prison.

Le lendemain , 28 mars 1794, on le trouva mort. Il avait dit à Suard en le quittant : « Si j'ai une nuit devant moi je ne les crains pas.

Il avait tenu parole ; il s'était empoisonné.

EUGÈNE PELLETAN.